

Loups-garous & Ardents

Autrefois, à Fontenay, il était une veillée que chacun attendait avec impatience : celle qui précédait le premier dimanche de l'Avent. Familles et voisins se rassemblaient autour du feu et se racontaient les vieilles histoires du pays, afin de frissonner, mais surtout de faire revivre les récits d'antan.

Ce soir-là, la nuit enveloppait le village de Fontenay d'un silence mystérieux. De toutes les histoires contées, une seule captivait toujours les enfants : celle des loups-garous et des Ardents, des êtres nocturnes qui hantaient les abords du village.

Une nuit, le feu crépitait dans la cheminée, tandis que les anciens débutaient leur récit :

— « Écoutez bien, car ce que nous racontons ce soir appartient à Fontenay, et il faut que vous le reteniez. »

Ils parlaient d'un endroit particulier, un coin à part. Ce périmètre, chacun le connaissait : les abords du cimetière, la ruelle de la Demi-Lune et l'avenue de Verdun. Aujourd'hui central, il fut longtemps jugé mystérieux, presque maudit. Car, disaient les anciens, c'est là que rôdaient les loups-garous et les Ardents.

Les loups-garous étaient, disait-on, des hommes frappés par une malédiction. À la nuit tombée, ils abandonnaient leur peau humaine pour revêtir celle du loup. Leur marche durait sept longues années : s'ils mouraient avant, leur âme revenait au diable ; mais s'ils atteignaient la huitième, ils étaient libérés. Malheur, pourtant, à celui qui leur adressait la parole : tout le temps écoulé s'effaçait, les condamnant à reprendre leur errance depuis le début.

Quant aux Ardents, ils se manifestaient sous formes de petites flammes bleutées qui flottaient au-dessus des talus, glissaient dans les fossés ou se faufilaient au détour des murs moussus. Leur lueur, à la fois douce et trompeuse, attirait les voyageurs, mais ceux qui les suivaient se perdaient aussitôt, happés par la nuit.

— « Imaginez, mes petits... Une nuit d'hiver où le vent mord les joues et où la lune se cache derrière les nuages : un homme de Fontenay, plutôt que de suivre les grands chemins, osa s'aventurer dans la ruelle de la Demi-Lune, ce passage étroit que l'on évitait toujours une fois la nuit tombée... »

À peine avait-il fait quelques pas dans le couloir sombre qu'il entendit des bruits de pas derrière lui. Ce n'était pas les pas d'un homme, mais une foulée lourde, traînante, qui résonnait sur les pierres humides. Son cœur se serra et lorsqu'il se retourna, il distingua dans l'obscurité une silhouette massive, noire comme la nuit, dont les yeux luisaient comme deux lueurs infernales.

— « Un loup-garou ! » pensa-t-il, pétrifié et le sang glacé par l'effroi.

Sa respiration rauque emplissait la ruelle, à chaque souffle le son se faisait plus proche plus lourd, plus oppressant. L'homme ne dit pas un mot. Car tous savaient qu'adresser la parole à un loup-garou le condamnait à reprendre son errance, et nul ne voulait porter un tel fardeau.

Alors, sans un cri, il s'élança, fuyant à perdre haleine. Ce soir-là, il parvint à rejoindre sa maison. Mais dès lors, plus personne n'osa emprunter la Demi-Lune après la tombée du jour.

Les années suivantes, l'histoire se répéta. Toujours en hiver, toujours dans ce même coin de Fontenay, d'autres habitants jurèrent avoir croisé la créature.

Un vieil homme revenant de l'avenue de Verdun affirma avoir vu deux yeux flamboyer au détour du chemin, puis s'éteindre soudainement, comme si la bête s'était fondue dans la nuit. Une habitante de la résidence Saint-Prix confia qu'en longeant le cimetière, elle avait entendu un souffle rauque

derrière elle, si proche qu'elle avait senti la chaleur d'une haleine. Elle n'osa jamais se retourner et s'enfuit en courant.

Bientôt, tout le village en fut convaincu et chaque témoignage ajoutait un détail : des griffes raclant la pierre, une ombre bondissant d'un talus à l'autre, ou une gueule béante s'ouvrant sans un son.

La peur s'installa. Plus personne ne s'aventurait seul après la tombée de la nuit. On fermait les volets plus tôt, on pressait le pas au crépuscule.

Un jour, qui précédait le premier dimanche de l'Avent, un petit groupe de jeunes Fontenaisiens, qui se retrouvait tous les soirs à la cavée, se lança le défi un peu fou d'affronter la peur de leurs aînés.

Ce qui n'était d'abord qu'une plaisanterie se transforma, à force de provocations, en résolution. Plutôt que d'éviter la Demi-Lune, ils jurèrent d'y entrer ensemble, torches en main, pour découvrir enfin la vérité !

À peine arrivaient-ils sur la place de Gaulle, qu'ils virent, au fond, à l'entrée de la ruelle, surgir une dizaine d'Ardents. Leurs flammes bleutées dansaient sur la mousse des murs, avant de descendre lentement jusqu'au sol, tremblantes comme d'étranges lanternes. Là où les anciens détournaient le regard, les jeunes, eux, décidèrent de les suivre.

Ils s'enfoncèrent dans la ruelle inquiétante et étroite. Les petites flammes les guidèrent jusqu'à une vieille grange abandonnée, dont la charpente tordue se découpait dans la nuit.

Et là, devant eux, au lieu d'un loup-garou, les jeunes découvrirent une bande d'hommes affairés à trier leur butin. C'étaient des voleurs qui, depuis des années, entretenaient la peur des créatures pour mieux dissimuler leurs méfaits et rassembler leurs richesses loin des regards.

Les Ardents s'éteignirent soudain, comme s'ils avaient accompli leur tâche. La vérité éclatait : les hurlements, les pas lourds, les apparitions n'avaient pas toujours été des ombres de bêtes... mais bien des hommes.

Les jeunes coururent aussitôt prévenir le village. Guidés par leurs récits, les habitants accoururent à la grange et y trouvèrent les voleurs, surpris au milieu de leur butin. La bande fut capturée et livrée aux autorités.

Dès lors, les jeunes devinrent les héros de Fontenay. On loua leur audace, leur intrépidité, et l'on répéta de veillée en veillée que, sans eux, nul n'aurait jamais osé affronter la ruelle de la Demi-Lune.

Alors les anciens concluaient d'une voix grave, en fixant les flammes de l'âtre :

— « Voyez, mes petits... ce sont de jeunes Fontenaisiens qui, en unissant leur courage, ont mis fin aux méfaits des voleurs et dissipé les ombres de la peur. Souvenez-vous-en : se cacher derrière ses frayeurs n'a jamais résolu les problèmes d'un village. C'est toujours ensemble, en osant avancer, que l'on démasque les dangers et que l'on rend Fontenay plus fort. »

Et dans le silence qui suivait, chacun hochait la tête, comme pour se rappeler que la vraie force d'un village ne résidait pas dans la peur... mais dans le courage partagé.